

« CECI EST MON CORPS »

La sainte cène

Pendant le repas, Jésus prit du pain et, après avoir remercié Dieu, il le rompit et le donna à ses disciples ; il leur dit :

- Prenez et mangez ceci, c'est mon corps.

[Matthieu 26. 26 ; Marc 14. 22]

Quand l'heure fut venue, Jésus se mit à table avec les apôtres. Il leur dit :

- Combien j'ai désiré prendre ce repas de la Pâque avec vous avant de souffrir ! Car, je vous le déclare, je ne le prendrai plus jusqu'à ce que son sens soit pleinement réalisé dans le Royaume de Dieu.

Il saisit alors une coupe, remercia Dieu et dit :

- Prenez cette coupe et partagez-en le contenu entre vous ; car, je vous le déclare, dès maintenant je ne boirai plus de vin jusqu'à ce que vienne le Royaume de Dieu.

Puis il prit du pain et, après avoir remercié Dieu, il le rompit et le donna en disant :

- Ceci est mon corps [qui est donné pour vous. Faites ceci en souvenir de moi.

Il leur donna de même la coupe après le repas, en disant :

- Cette coupe est la nouvelle alliance de Dieu, garantie par mon sang qui est versé pour vous.]

[Luc 22. 14-20]

Le repas du Seigneur

Car voici l'enseignement que j'ai reçu du Seigneur et que je vous ai transmis : Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain et, après avoir remercié Dieu, il le rompit et dit : « Ceci est mon corps, qui est pour vous. Faites ceci en souvenir de moi. »

[Paul : **Première lettre aux Corinthiens** 11. 23-24]

LA BIBLE

Ancien et Nouveau Testament

Traduite de l'hébreu et du grec **en français courant**

Avec les livres Deutérocanoniques

de la Traduction Œcuménique de la Bible (TOB)

Société biblique canadienne. Montréal et Toronto ; 1983

Société biblique française. Paris ; 1982

(XVIII + 1472 + 414 p.)

[p. 45, 77, 125 et 247 du Nouveau Testament]

CECI EST MON CORPS

Récit infinitésimal

Œuvre d'une vie

Ouvrage de la vie

Le livre

août-octobre 2005

avril-juin 2006

Copyright 2006

L'auteur anonyme de la vérité tient à se dissocier de la connaissance ou du savoir, des erreurs ou des illusions, des mensonges ou des secrets imputables aux personnages de Joseph Lemelin, de Georges Lemieux ou de Louis Nouveau et à d'autres patronymes ou pseudonymes.

Toute ressemblance avec quelque personne que ce soit ne saurait être que fortuite, les anthroponymes n'étant pas de vrais synonymes mais de faux homonymes.

« Its not living. Living is fine. This darkness of being alive without being able to live is inhuman. »

[Hubert Selby Jr. *Waiting Period*. Marion Boyars Publishers (Selected Fiction). London ; 2002, 2003 (208 p. : p. 114)]

Pour les AA : les auteurs anonymes.

L'auteur étant mort, mort-né ou né-mort, nous ne saurions nous cacher sous l'alibi d'un nom propre, nous donner l'alibi d'un anthroponyme ; l'anonymat est la vérité du pseudonymat, même si ce n'est qu'un artifice ; mais n'est pas anonyme qui veut : pour pouvoir, il faut savoir, savoir faire - affaire de modalités et d'art ! Nous, les trois auteurs de cet ouvrage d'une vie, de cette œuvre de génie, n'avons pas de nom ; nous ne sommes (in)dignes d'aucun nom, prénom ou surnom ; nous (nous) déclinons au singulier et au pluriel, au particulier et à l'universel - et à nous les pronoms ! Pour le triple corps, il faut un triple auteur - et il nous le faut... Nous nous situons

dans une entreprise de destitution de l'institution de l'auteur ; mais nous ne confondons pas « la mort de l'auteur » avec la mort du sujet ; nous croyons au sujet de la vie sans nous reconforter chrétiennement d'immortalité et d'éternité ou d'infini : nous n'avons pas l'esprit mathématique ou physico-mathématique. Notre style (de vie) est notre seule philosophie de la vie ; nous ne nous targuons pas d'une vision ou d'une conception du monde, qui prendrait le visage d'une philosophie de l'homme, d'une philosophie de la nature et d'une philosophie de l'histoire ou - encore pis - d'une philosophie de la science, d'une théorie de la connaissance et d'une épistémologie.

- Et si la vie est réductible aux mathématiques et aux « logiques des mondes », suicidons-nous et laissons la nature aller sans nous !

Nous ne prions pas ; nous ne croyons pas en la sainte Trinité, malgré notre sacrée trinité.

Nous cherchons à inscrire le livre dans le vivre, à vivre le livre ; nous n'avons guère bon chic bon genre et nous ne nous en remettons point à ladite « autofiction ». Nous n'avons pas l'esprit jésuite nécessaire pour écrire une « autobiographie intellectuelle » ; ce serait de l'académisme ou du prosélytisme : nous ne sommes pas en quête d'élèves ou de disciples et d'apôtres ; c'est l'enquête et la conquête qui nous intéressent, pas la quête et la requête. Nous avons le sentiment du site (de l'énoncé), le sentiment du situer (de l'énoncer) et le sentiment de la situation (de l'énonciation) ; cela ne veut point dire que nous avons « le sentiment d'exister »... Nous ne donnons pas plus dans le Discours de l'Universitaire que dans le Discours du Maître ; nous nous adonnons au Discours de l'Analyste, au risque de nous abandonner au Discours de l'Hystérique. Mais nous connaissons et reconnaissons les aléas et les avatars, en même temps que l'efficacité et la productivité, de l'obsession, l'obsédé étant possédé du démon, du « daïmôn » ; nous sommes démoniaque(s), diabolique(s), comme les héros

des meilleurs romans, ceux qui n'ont jamais été publiés parce que justement impubliables - pas des romans justes, juste des romans..

Nous nions, dénions ou renions « la fin des récits », ; qu'ils soient grands ou petits, il y aura toujours du récit, le récit ; au moins tant qu'il y aura de l'homme : l'animal parlant, la bête humaine, le monstre qui parle - le « parlêtre ». Nous savons tous - c'est beaucoup de monde, tout le monde, « Monsieur-tout-le-monde » - que l'homme commence avec la parole, avec la voix du rythme et du récit, et pas avec le discours ou le logos ; il commence avec le pronom et le prénom et non avec le nom ou le verbe : le cogito est d'abord une affaire de grammèmes, pas de lexèmes ou d'ego.

Mais il est vrai que le livre se perd ; et nous, pur(s) grammairien(s) - et pour cela ni idéaliste(s) ni matérialiste(s) ou ni spiritualiste(s) ni réaliste(s) -, le regrettons vivement, amèrement : de la grammaire au grimoire,

nous peinons ; nous souffrons de l'épreuve de la
peine : de l'effort, du chagrin et du châtement. Il
se peut que les mathématiciens nous accusent de
romantisme, du « romantisme de la finitude », et nous
nous en excusons ; il nous arrive encore de pleurer -
et nous ne sommes pas des crocodiles !

De la grammaire avant toute chose.
Et pour cela, préfère la paire :
Et la langue, et la littérature !

Et nous voilà poète(s) en ennéasyllabes, comme
l'autre - « Nous » est un autre ! - ou le même...

La vraie bonne poésie, c'est bien ce qui nous
manque ; mais nous ne sommes pas pour autant de
simples prosateurs : notre prose prétend au poème, en
des vers sans calcul, en une matrice sans mathème ;
nonobstant le calcul ou la table de notre
trajectoire, l'arithmétique nous échappe comme la
mécanique et l'électronique ou l'électrotechnique ;
nous le confessons, nous l'avouons humblement et n'en
attendons point de pardon. Pourtant nous ne sommes
guère humbles ; l'humilité et la fierté ne sont pas

nos sous-codes d'honneur et nous n'avons pas honte de notre souveraine humeur ; nous humons sans humour.

Nous, savant(s) pur(s), prenons au sérieux les impurs voyants ; agent(s) du savoir, nous fréquentons les patients de la vérité. Il nous arrive d'errer ; contrairement aux scientifiques et aux experts ou aux spécialistes, nous sommes erratique(s) : nous trouvons ce que nous ne cherchons pas, nous cherchons ce que nous trouvons pas ; mais nous n'opinions pas du chef : nous craignons l'opinion publique, mais pas la « chose publique ». Nous ne méprisons pas la télévision, mais nous négligeons les informations et ignorons les journalistes (à qui il arrive encore de parler de « régime communiste » à propos de la Chine, le pays de la dictature du patronat) ; nous n'avons pas bonne presse.

Philosophe(s) sans philosophie ou sans autre doctrine que la discipline (plus disciplinée que disciplinaire) qui est la nôtre, mais avec beaucoup de littérature, de lettres et de culture, nous

avançons masqué(s) et à tâtons, nous reculons sans tourner la tête, nous piétinons ; puis, nous fonçons tête baissée, à bride abattue. Nous nous lançons à brûle-pourpoint et à l'emporte-pièce dans une diatribe ou un panégyrique, dans un dithyrambe ou un pamphlet, dans un mémoire ou une thèse, dans un essai ou un traité : ceci n'est pas une entreprise héroïque, mais une expérience tragique, un événement. Nous ne manquons certes pas de cœur -et de tripes.

Et voilà, nous voici !

I

Le corps organique

I

A

1

a

Le diagnostic

Je suis arrivé à Toronto à l'été 1988 ; j'ai loué une petite chambre dans une pension du quartier Roncevalles, quartier habité par beaucoup de Polonais. À l'automne, j'ai éprouvé de vifs pincements aux mamelons ; il y avait des ganglions. Je me suis fait soigner par un jeune médecin du voisinage ; mais la douleur a persisté : mes vêtements et les doigts des femmes m'irritaient ; la souffrance a fini par s'envoler..

À l'été 1989, j'habitais un petit studio sur le campus de l'Université de Toronto. J'ai commencé à avoir mal à l'estomac, au creux de

l'estomac ; c'étaient des brûlures et des crampes terribles ; il m'arrivait de ne pas pouvoir manger pendant trois ou quatre jours : je ne buvais que de l'eau minérale et de la bière. À l'automne, je suis allé à l'hôpital Mont Sinai, peut-être la meilleure institution hospitalière du Canada ; on a cherché du côté du duodénum et on m'a prescrit du magnésium, après m'avoir fait subir les pires examens, de l'oesophage à l'intestin, pendant des mois. Quand Greimas est venu pour une série de conférences et d'ateliers et quand il y a eu le congrès sur la deixis que j'avais organisé, du 8 au 10 juin 1990, la souffrance m'a parfois tenu à l'écart des débats et des discussions, tellement c'était insoutenable, insupportable, intolérable.

Arrivé à Saint-Jean (Terre-Neuve) le 24 juin 1990, le jour de l'échec de l'Accord du Lac Meech, je me suis installé dans un appartement moderne mais minable, sur le haut d'une colline, où Évelyne m'a rejoint à l'automne. Ce fut une saison horrible, d'une crise à l'autre ; rien n'y faisait :

médicaments, diètes, jeûnes, postures, caresses, massages, expériences ; si j'avais été croyant, j'aurais prié, j'aurais fait l'aumône, je me serais astreint à une retraite ou à un pèlerinage !

Le 21 décembre 1990, je me suis rendu à Montréal pour la soutenance de thèse de Dominique, mon ancien étudiant à l'Université de Sherbrooke, dont j'étais l'examineur externe et dont c'était le trentième anniversaire ; nous avons beaucoup célébré son succès. Puis, je me suis rendu chez ma mère, à Windsor, une petite ville papetière de l'Estrie ; je souffrais encore, mais cette fois d'une hémorroïde pernicieuse et insistante. Après avoir consulté le voisin, qui était médecin - il est mort depuis dans un accident de motoneige -, je me suis retrouvé à l'hôpital Hôtel-Dieu de Sherbrooke, ville-reine de la région, où on m'a ouvert les veines de l'anus ; à en pleurer ! Je devais m'infliger des bains de siège ; humilié, je n'ai pas pu participer aux célébrations habituelles... En route vers Montréal, dans l'autobus, ma sœur cadette Mireille m'a dit que je ressemblais

de plus en plus à mon père : « Surtout quand je souffre ! »

Ma nièce Kathleen, la fille de ma sœur aînée Gaétane, m'avait prêté son appartement, près de l'Université de Montréal ; dans son bain, pour mon siège, je lisais ou relisais l'*Introduction à la psychanalyse* de Freud ; quand j'en suis sorti, il y avait un grand miroir et, là, j'ai vu ce qui était devenu visible : mon testicule droit pendait, gonflé comme une balle de tennis, monstrueux... Évelyne est arrivée de Toronto de manière inattendue ; elle était menstruée, mais nous avons fait l'amour debout, dans l'embrasure de la porte de la salle de bain ; le sang coulait sur le parquet... Inquiète, elle a téléphoné à l'hôpital de Sherbrooke pour savoir si ce gonflement ne pouvait pas être une conséquence de l'intervention chirurgicale ; on lui a répondu que je devais consulter quelqu'un.

Évelyne est repartie le matin du 2 janvier 1991 ; je me suis mis en quête d'un médecin : une

clinique m'a refusé parce que je n'avais pas la carte d'assurance-maladie du Québec ; une autre, parce que c'était le lendemain du Jour de l'An. On m'a accueilli dans un hôpital anglophone, l'Hôpital général de Montréal ; j'ai attendu comme dans les films de Denys Arcand ; un interne m'a examiné, tâté ; il a fait venir ses camarades de classe, qui se sont aussi penchés sur mon cas. Finalement, leur chef est venu et il n'a pas perdu de temps : c'était un francophone, dont j'ai oublié le nom mais dont le prénom était Louis ; il n'y est pas allé par quatre chemins : « Vous avez le cancer du testicule ! » Ébranlé, chancelant, je me suis assis ; il m'a expliqué la procédure : échographie, chirurgie, chimiothérapie et tout le tralala. Il voulait me garder, intervenir sur-le-champ, de crainte de me voir me défiler. Je lui ai dit que j'étais un grand garçon qui vivait dans une autre province, un autre pays, et je suis parti avec sa lettre, son diagnostic, dans ma poche.

Le soir même au « Bistro à Jojo », sur la rue Saint-Denis, O'Neil, avec qui j'avais publié mon premier livre, a été abasourdi par la nouvelle ; les autres amis, aussi : Louis-René, Richard, Benoît et Maurice, qui était particulièrement troublé, castré ; nous avons trop bu, comme d'habitude. Le lendemain, j'ai téléphoné à Évelyne pour la mettre au courant de la situation ; elle n'a pas bronché et a promis de me rejoindre à Saint-Jean, d'où elle était partie quelques semaines plus tôt pour une escapade au Mexique. Pour la nième fois depuis 1985, aéroport et avion...

I

B

2

a

Radio-Québec

Georges Lemieux

« Professeur, vous qui n'êtes ni médecin ni biologiste et qui n'êtes pas cancéreux, quelle est selon vous l'origine du cancer ?

--- Je ne suis pas biologiste, mais j'en connais pas mal en biologie : je suis un savant autrement, autrement savant ; nous, des sciences dites humaines - comme s'il y avait des sciences inhumaines ! -, on nous désuppose le savoir au nom d'une conception empirique de la connaissance ou d'une vision réaliste (matérialiste ou idéaliste) de la vérité. Mais revenons à votre question : l'origine du cancer ? Hum ! D'abord, il me faut dire que l'origine est l'apparition ou l'émergence ; ce n'est pas le commencement : il n'y a pas de commencement absolu ou d'absolu commencement, que ce soit Dieu ou le Big Bang ! L'origine est la naissance, mais la naissance n'est pas l'origine...

--- Permettez-moi de vous préciser qu'il ne s'agit pas d'une conférence, mais d'une entrevue ou, plutôt, d'un simple entretien.

--- Alors, allons-y sans ménagement, à bâtons rompus ! *L'origine de la vie est l'origine du cancer.*

Qu'en pensez-vous, madame, vous qui êtes journaliste, comme je l'ai été ?

--- Ce n'est pas moi le penseur.

--- Mais le journalisme est bien du côté de l'opinion, de la doxa ; vous avez bien un avis, non ?

--- Je crois que l'origine de la vie, comme du cancer, est génétique ; c'est une question ou un problème d'ADN.

--- Comme Lenny Moss nous le rappelle, il faut bien distinguer les cancers les plus communs et les cancers comme le cancer du testicule (celui de Lance Armstrong), le cancer des os et le cancer des tissus lymphatiques (celui de Mario Lemieux). Les premiers, plus courants comme le cancer du sein ou le cancer du colon, se développent plus lentement ou à un âge plus avancé ; les seconds sont plus précoces. Il peut arriver - c'est rare, mais ça arrive - que la principale cause d'un cancer soit génétique ; mais si c'est génétique, comment ce fait-il que l'âge y joue un rôle ? Il peut falloir de trente à soixante ans pour développer un cancer du foie, l'alcool aidant (Mickey Mantle).

--- Vous vous connaissez aussi dans le sport, semble-t-il.

--- Le sport, cela vaut mieux que la chasse et la guerre, comme la pornographie est moins grave que le viol et le meurtre ; mais ne dérivons-pas, ne dérapons point.

--- Nous sommes quand même à la télévision et le temps s'écoule...

--- Je reviens donc à mon propos. D'Arcy Thompson, en 1917, questionnait déjà l'origine génétique de la vie ; pour lui, elle est d'origine physique, mathématique, géométrique ; d'autres l'ont suivi, de René Thom à Noam Chomsky en passant par Lyle Jenkins. Pour Moss, elle est épigénétique.

--- S'agit-il encore du combat entre les partisans de la préformation et ceux de l'épigenèse ou d'un retour à Lamarck ?

--- Sans doute ; mais il ne faudrait pas trop simplifier les choses. Le cancer est peut-être davantage une maladie de l'organisation qu'une maladie de la cellule : l'organisation d'un organisme est irréductible au génome et il ne faut pas ainsi

négliger le métabolisme. Comme pour la névrose, il y a de multiples causes et de nombreux facteurs ; mais qu'est-ce qui est déterminant ou surdéterminant : le génotype ou le phénotype, la phylogenèse ou l'ontogenèse ?

--- Vous ne pouvez quand même pas nier que le point de vue actuellement dominant est celui de la génétique ou de la biologie moléculaire.

--- C'est parce que l'on cherche là où il fait clair, là où il y a de la lumière, comme l'ivrogne qui cherche sa clé perdue sous un lampadaire, selon la blague répétée par Moss. La médecine génétique est inséparable de la pharmacologie, de l'industrie pharmaceutique et des brevets.

--- Mais que pensez-vous du projet en vue d'établir toutes les séquences de l'ADN dans le génome humain ?

--- C'est chose faite, même si c'était un projet à la Carl Sagan ! C'est comme l'exploration spatiale, en fait militaire : c'est de la diversion, de la poudre aux yeux. Quand on ne cherche pas l'origine de la vie dans les gènes, on la cherche sur les autres planètes : plutôt que du côté du soleil et de l'Univers, pourquoi ne pas plutôt la chercher dans les entrailles de la Terre, dans les étincelles allumant le feu des bactéries ? Quand on cherche la vie, il arrive que l'on trouve la mort ; c'est du gaspillage d'énergie, de temps et d'argent.

--- Ne craignez-vous pas d'être accusé d'obscurantisme ?

--- Et pourquoi pas de fondamentalisme, de créationnisme ? Ou de racisme et de sexisme ?

--- Je n'irais pas jusque là ; mais le temps nous presse : il vous faut conclure.

--- Je répète que pour trouver l'origine du cancer, il faut chercher l'origine de la vie et que celle-ci est irréductible à la biologie, elle-même irréductible à la génétique : aux molécules et aux gènes. Que l'on parle de « code » génétique, depuis Crick et Watson, ou de « programme » génétique, depuis Jacob et Monod, il n'est pas impensable que l'ADN ne soit pas l'origine de la vie, selon les biologistes et féministes Jablonka et Lamb, et qu'à l'origine il n'y ait pas eu sélection naturelle : Freeman Dyson postule qu'il y a une double origine de

la vie ; pourquoi pas une *triple* origine, voire une triple origine de l'Univers ?

--- Mesdames et messieurs, vous venez d'entendre, sur les ondes de Radio-Québec, le professeur Georges Lemieux, qui - vous l'aurez deviné - est aussi romancier...

--- Biographe...

--- Ici Denise Bombardier qui vous dit merci et à la semaine prochaine. »

0

I

B

3

a

Louis Nouveau

Un septième triomphe !

L'Américain du Texas, Lance Armstrong, a remporté le dimanche 24 juillet 2005, son septième Tour de France, en présence de ses trois enfants et de Cheryl Crow à Paris. Lui qui avait remporté l'épreuve contre la montre de cinquante-cinq kilomètres à Saint-Étienne le samedi précédent, en devançant Jan Ulrich par vingt-trois secondes, s'est contenté de se promener et de boire du champagne et il a terminé en 118^e position ; la vingt-et-unième étape a été remportée par Alexandre Vinokourov, qui pourrait être un sérieux prétendant au titre l'an prochain s'il remplace Lance Armstrong à la tête de l'équipe « Discovery Channel ».

Comme tous les amateurs de cyclisme et tous les cancéreux le savent bien, Lance Armstrong a remporté son premier Tour de France en 1999 après avoir été terrassé par le cancer du testicule, avec des métastases au cerveau, en 1996-1997 ; cancer qui avait failli lui coûter la vie et dont il a été épargné par la chirurgie et la chimiothérapie. Parfois accusé d'avoir eu recours à des drogues

interdites par des journalistes racistes, en Grande-Bretagne comme en France, ou par des cyclistes envieux, Lance aurait pu souvent leur répliquer qu'il avait déjà eu sa dose, sa surdose, lors de ses traitements et qu'il y en avait encore des traces dans son urine en 1999 ; mais il serait un menteur et un tricheur, selon le célèbre quotidien sportif français *L'Équipe* !

La « lance » rejoint pourtant les plus grands : Anquetil, Merckx, Hinault et Indurain ; tellement que les plus fanatiques de ses partisans ont rebaptisé le Tour de France le « Tour de Lance » et, pourquoi pas, le « Tour de la lance » et « Vive la Lance ! » Appuyé par la plus solide des équipes, Lance Armstrong s'est surtout fait valoir lors de la deuxième semaine en résistant aux attaques répétées de ses principaux adversaires. Cependant, le 24 juillet aura été la dernière compétition du Texan, qui avait déjà annoncé sa retraite, à la grande déception de ceux qui auraient voulu le voir s'attaquer au record de l'heure avant de tirer sa révérence.

Mais la famille - ou la drogue, déclameront ses ennemis - l'a emporté sur le sport !

I

C

4

a

L'enfance

Il est né le 23 mars 1950 à Jonquière, Québec, Canada, Amérique du Nord. Quand il est né, il était mort ; il a fallu le ranimer : il était né mort, non pas mort-né mais né-mort. On l'a baptisé sur-le-champ pour ne pas qu'il se retrouve aux limbes et on lui a dilaté le prépuce pour contrer le destin. Son grand-père maternel était décédé en novembre ; sa mère, enceinte de lui à 25 ans, n'avait peut-être pas assez de vie pour deux. C'est sans doute pourquoi sa marraine, la sœur de sa mère, a voulu l'adopter et son parrain serait devenu son père ; cette marraine avait eu un fils, Rémi, qui souffrait de mongolisme et qui mourrait l'année suivante de la jaunisse à

l'asile de Baie Saint-Paul, et elle allait adopter un autre garçon, Allan, du même âge que son neveu.

Selon les dires de sa mère, il n'aimait pas son lait ; il régurgitait, vomissait ; il a été sevré vers huit ou neuf mois et il a été remplacé au sein et à la tétée par un frère né à la fin de l'année suivante. Il a donc toujours souffert de mérycisme. Il n'a eu aucune difficulté à apprendre à marcher et à parler ; mais à manger, oui. Il lui fallait toujours la même chose : une trempette de pain au lait et à la cassonade, des pommes de terre rôties, du beurre d'arachides, de la mélasse ; ce qui lui a occasionné beaucoup de problèmes de dentition, de digestion et de constipation, surtout quand il y ajoutait un peu de gypse, son père étant constructeur de maisons. Il était aussi affreusement myope, mais sans lunettes.

C'était un enfant docile et curieux, trop intelligent et trop entêté pour se contenter de mauvaises réponses. Il détestait les barbiers, aimait

ses longs cheveux alors blonds ; il avait la manie de se couper, de se blesser aux mains, de s'infliger des blessures dont il a encore les cicatrices. Un jour qu'il avait donné un coup de marteau sur la tête de son petit frère, il a eu droit à une cinglante fessée par son père ; à l'âge de trois ou quatre ans, à Beaulac près du lac Aylmer, il a failli se tuer lorsqu'il a manœuvré de telle manière que la voiture de son père a heurté la façade de l'hôtel que ce dernier possédait avec son frère aîné ; puis, il a menacé de se suicider, de se jeter du haut de l'escalier de secours du même établissement, mais il a été sauvé par les bras chéris de sa mère. Quelques années plus tard, dans un rang de campagne, il a failli être renversé et tué par une camionnette qui allait un jour écraser son chien Rover.

Après les égratignures, les éraflures, les écorchures, sont venues les infections et les allergies ; il a été victime de crises d'urticaire, en deux occasions au moins à la suite d'épisodes boulimiques, une fois avec des raisins secs et une

autre avec des framboises fraîchement cueillies. Ses oreilles gonflaient ; ses mains enflaient et se couvraient d'ampoules monstrueuses pendant des jours. Sa mère les enveloppait dans des pansements humides et chauds ; l'eau salée du Saguenay, lors d'un voyage, lui a fait du bien. Il a connu les maladies infantiles les plus connues et il n'en a pas trop souffert ; il essayait de ne pas trop pleurer et d'être un homme comme son père.

Le 1^{er} décembre 1961, il a subi une entorse à la suite d'une chute sur la glace : téméraire, il avait voulu descendre, debout et une dernière fois avant de prendre l'autobus, la glissoire aménagée par son camarade et voisin souffrant de rhumatismes inflammatoires ; il en a boité tout l'hiver. Deux ou trois autres chutes ont été plus graves, auraient pu être mortelles ; il aimait les hauteurs vertigineuses, mais n'avait point le vertige..

Il lui est arrivé d'effeuiller des marguerites, d'arracher les ailes des mouches, de

piétiner des fourmilières, d'assommer des grenouilles pour manger leurs cuisses, de couper des couleuvres en deux et d'embrocher des mulots. Ce n'était qu'un gamin comme les autres.

I

A

1

b

La chirurgie

Le 4 janvier 1991, je me suis rendu à l'Hôpital général du Centre de Santé avec Évelyne ; j'ai présenté ma lettre diagnostique à une infirmière de la salle d'urgence ; deux médecins sont accourus : un jeune dont j'ai oublié le nom et le vieux docteur Dow. Le diagnostic a été confirmé par une échographie et par un élancement de plus en plus persistant. Le soir du 6 janvier, nous sommes allés entendre le guitariste aveugle des suites d'un cancer, Jeff Healy, en rechute depuis ; j'avais beaucoup de difficultés à rester assis. Le lendemain matin, j'ai été hospitalisé : on m'a rasé le pubis et purgé ;

j'ai choisi une anesthésie générale. Le mardi 8 janvier, le docteur Dow et ses élèves ont procédé à ma demi-castration, à l'ablation d'un carcinome de la grosseur d'un œuf ; quand je me suis réveillé, on m'a dit que tout c'était bien passé : j'avais un pansement à droite, entre l'aîne et le nombril ; je n'avais pas vraiment mal. Les deux jours suivants ont été un peu plus difficiles ; j'ai quand même reçu mon congé le vendredi et je suis rentré à la maison, où Évelyne m'attendait, malgré une tempête de neige ; il a fallu que je monte la colline à pied parce que le camion qui m'y avait amené ne pouvait plus avancer.

Avec le soutien physique d'Évelyne et celui de quels appels téléphoniques des membres de ma famille et de mes amis, je croyais que tout était terminé, que j'étais déjà sur la voie de la convalescence et de la guérison ; une infirmière venait de temps à autre pour changer mon pansement. Environ deux semaines plus tard, je suis retourné à l'hôpital pour une prise de sang ; quelques jours après, j'ai revu le docteur Dow : il y avait beaucoup

moins de cellules cancéreuses dans mon sang, mais il y en avait encore trop ; il fallait intervenir de nouveau, m'ouvrir la cage thoracique et me nettoyer les tissus lymphatiques le plus tôt possible, le mardi suivant.

J'ai été foudroyé mais soumis. Pas Évelyne ! Elle connaissait un médecin à Toronto, qui était urologue comme Dow, le docteur Gosse ; il lui a conseillé de demander un second avis, car je risquais de ne plus pouvoir éjaculer. Je n'avais pas alors de médecin régulier ; Évelyne en avait un, qui lui a remis une lettre pour que je puisse rencontrer un oncologue à la Clinique du cancer : je ne savais pas alors comment elle s'y était prise. J'ai donc pu voir le docteur Ganguly, qui insistait pour que je passe au scanner. Le lundi suivant, j'ai encore été hospitalisé et purgé ; mais on a réussi à me faire subir une tomographie. Le soir même, Évelyne m'a téléphoné pour me dire que l'opération prévue pour le lendemain était inutile et annulée, que l'examen

avait révélé que j'avais trois métastases au poumon droit et que la chimiothérapie s'imposait.

Le docteur Dow et son acolyte sont apparus avec le docteur Martins, une oncologue originaire d'un autre pays du Royaume-Uni ; elle allait s'occuper désormais de moi. Elle m'a expliqué ce qui m'attendait et m'a donné le choix entre des drogues qui auraient comme effets secondaires d'affecter mes poumons ou la sensibilité de mes mains et de mes pieds ; j'ai opté pour ce second pis-aller. Le traitement commencerait le lendemain. Je l'ai priée de me laisser sortir pour la soirée ; elle a hésité, car elle voulait savoir quel était l'état de mes reins. Sans doute qu'elle a eu pitié de moi ; elle m'a remis un récipient à emporter avec moi pour que j'y urine. Évelyne et moi avons passé plusieurs heures dans un bar, « Celebrity's » ; j'ai rempli le contenant...

I

B

2

b

La Tribune

Dr Pradip K. Ganguly

« Docteur Ganguly, vous êtes venu de l'Inde il y a près de vingt-cinq ans pour exercer votre profession ici, à la Clinique du cancer, où vous êtes un jeune vétérinaire et où votre réputation n'est plus à faire. Voulez-vous nous parler un peu de votre travail ?

--- Je ne suis pas le seul immigrant de cette clinique : le directeur est Chinois et notre spécialiste de la chimiothérapie est Sud-Africaine ; il y a beaucoup de roulement de personnel : les médecins vont et viennent, d'une province ou d'un pays à l'autre, pour des raisons personnelles ou professionnelles qui vont du salaire aux conditions de travail en passant par les activités elles-mêmes.

--- Justement, quelles sont-elles ?

--- Nous intervenons souvent après la salle d'urgence ou après qu'un patient nous a été référé par son médecin de famille ou un chirurgien ; nous cherchons à favoriser la radiothérapie et la chimiothérapie. Comme cela est arrivé dernièrement, j'ai réussi à épargner à un patient souffrant du cancer du testicule une grave intervention chirurgicale ; il a eu la chance d'un désistement qui lui a donné accès au scanner, qui est pourtant surutilisé.

--- Quels sont les types de cancer que vous rencontrez le plus souvent ?

--- Ceux dont parlent les journaux : leucémie, peau, poumon, sein, colon, cerveau. Le cancer du testicule est plus rare : deux pour cent seulement de tous les cancers ; il atteint des jeunes hommes vers la trentaine ou avant. Il y a vingt-cinq ans, il était presque fatal ; aujourd'hui, les malades ont environ soixante-quinze pour cent de chances de s'en sortir, parfois sans rechute. Par contre, le carcinome est plus agressif, surtout s'il a passé la barrière du diaphragme.

--- Est-il juste de dire que le cancer du testicule est plus fréquent chez les hommes qui ont la peau blanche ?

--- Oui, c'est exact ; il est très rare chez les individus qui ont la peau noire et c'est rarement le cancer des testicules. Mais cela ne nous apprend pas grand-chose sur l'origine de ce cancer ou du cancer en général.

--- Qu'en pensez-vous personnellement ?

--- Je suis médecin, oncologue ; je ne suis pas un chercheur en biologie. Je vois ce qui se fait et ce qui réussit ou échoue ; nous nous en remettons aux statistiques et à notre personnel. Étant donné les budgets et les comités de bioéthique, il nous faut prendre des décisions impossibles : qui épargner, d'un enfant qui ne contribuera pas à la société et à l'humanité, car il n'aura jamais de descendants, ou d'un vieillard qui a tout donné, mais n'a plus rien à apporter ? Autrefois, on était malchanceux d'avoir le cancer ; maintenant, on est chanceux de ne pas l'avoir : à ce rythme-là, les cancers auront eux-mêmes le cancer et ils engendreront des monstres à la Jackie Stacey... Nous travaillons donc de concert avec la Société canadienne du cancer.

--- Cette société parle du cancer comme étant une *condition* et non une *maladie*.

--- Vous savez que nous tentons d'aider les cancéreux par tous les moyens, du sourire à l'euphémisme, de la poignée de main à la tape dans le dos, de la demi-vérité au mensonge ; il y a des mots que certains malades ne veulent pas entendre, il y en a d'autres

qui n'arrivent pas à dire « cancer » et qui parlent de « tumeur »...

--- Le traitement a donc un aspect psychologique. Iriez-vous jusqu'à affirmer que le cancer a une origine psychosomatique ?

--- Je ne suis pas psychanalyste ; mais il demeure que le « choix » de l'organe affecté n'est pas étranger au caractère ou à la personnalité du cancéreux. Par exemple, il y en a qui aiment trop le soleil, qui a certes quelque chose à voir avec le cancer de la peau blanche, et ne dit-on pas que le soleil est un symbole du père et que c'est donc un cancer par manque de père ? Ou est-ce pour se débarrasser de la peau de la mère ? Par ailleurs, il y en a qui prétendent qu'il y a quelque lien entre la vasectomie et le cancer du testicule ou de la prostate : est-ce la vasectomie elle-même ou ce qui pousse à la vasectomie ?

--- Vous faites de la « psychanalyse sauvage »...

--- Si peu... Laissons-nous sur cette note amusante. Je vous remercie, monsieur Nouveau, de servir la cause qui est la nôtre en reportant mes propos de la manière la plus fidèle dans votre quotidien. »

[Traduit de l'anglais au français par l'équipe de l'édition].

I

B

3

b

Louis Nouveau

Un dernier spectacle

En présence de Francis Crick, de Gilbert Hottois, de Donna Haraway et de nombreuses personnalités du monde du spectacle, du cinéma, du cirque, du sport et de la politique, la célèbre Orland a procédé hier soir, en compagnie de ses chirurgiens et de ses techniciens et devant une foule en délire, à ses dernières mutilations publiques.

L'artiste, dont le visage a subi autant de modifications que celui de Michael Jackson, a d'abord ordonné à son médecin-chef de lui tailler les lobes de l'oreille pour qu'elle puisse mieux entendre les rumeurs de son décès prochain ; le maître s'est exécuté avec un tel brio que le sang n'a même pas coulé. S'étant dénudé et ayant exposé son corps cicatrisé, un technicien s'est approché d'elle pour effacer les dernières traces de sa poitrine en lui découpant les mamelons et en les jetant en pâture à un bouledogue affamé. Cette femme qui n'en est plus une n'a même pas bronché ; elle a seulement poussé un soupir orgasmique qui a tout de suite provoqué un flot d'applaudissements spasmodiques. Quelques spectateurs, plus audacieux, ont osé la toucher et ils ont léché le sang de ses plaies...

Le finale a épaté même les journalistes. Madame Orlan s'est couchée sur un tapis et elle a écarté ses longues jambes maigres ; d'un geste invisible, elle a sorti un scalpel et, en un tournemain, elle s'est tranché elle-même le clitoris pour en finir avec sa féminité. Il n'y avait plus de sang pour accompagner ses grimaces et ses simagrées. Le précieux organe a été déposé sur un plateau d'argent et il a déjà été traité afin d'être exposé au Musée Métropolitain de New York.

En dernière heure, les gens de la presse ignoraient encore dans quel état se trouvait la chirurgienne ; mais de source sûre, elle aurait annoncé sa retraite de la scène pour se consacrer à des œuvres humanitaires en Afrique avant de se retirer pour mourir en Europe, étant atteinte d'un cancer incurable d'origine obscure.

I

C

4

b

L'adolescence

Mis à part la constipation, ses organes internes se portaient bien ; contrairement à son frère de deux ans son aîné et gaucher, il avait très rarement le rhume ou la grippe ; il était sportif, athlétique, assez pour participer aux Olympiques régionales de Victoriaville à deux reprises, où il n'est cependant pas monté sur le podium à cause de sa trop grande nervosité. D'une grande timidité aussi, il avait la phobie du téléphone et il n'y a jamais répondu avant l'âge de seize ans.

Il a vu clair à douze ans, quand il a eu ses premières lunettes, qui lui ont infligé la sentence

de ne pas pouvoir remplacer, déplacer, dépasser ou surpasser le plus grand passeur de tous les temps, Sonny Jurgensen, quart-arrière des Eagles de Philadelphie puis des Redskins de Washington. Il a pensé au tennis, au baseball, au football européen ; la vedette a brillé et s'est éteinte à dix-sept ans, avec quelques étincelles dans la vingtaine. Il s'est consacré aux reportages sportifs du football américain, parfois avec deux téléviseurs l'un au-dessus de l'autre, les dimanches d'automne pendant sept heures ; quand son équipe perdait, il boudait, ruminait ou pleurait.

Un jour, son père a eu des ennuis mécaniques avec sa voiture, qu'il a dû emmener au garage ; le garagiste lui avait prêté une vieille Buick pour le temps des réparations. Lui, il s'est mis en tête de la conduire dans l'obscurité et sans ses lunettes ; allant trop vite, il a été aveuglé par les phares d'une camionnette, qu'il a heurtée de front. Personne n'a été blessé ; son père ne l'a même pas grondé. Il

en a gardé la peur d'être en voiture ; il a été quelques d'années sans conduire...

Il n'a jamais été un « teenager » : il était trop vieux pour être encore un enfant, mais trop jeune pour faire semblant d'être un adulte ; d'une certaine manière, il a été adolescent quand il était enfant - à moins que sa période de latence ne se soit prolongée et qu'il n'ait pas connu l'âge de raison. L'adolescence n'a pas fait de lui un homme : il n'a pas été un adolescent comme les autres...

I

A

1

c

La chimiothérapie

J'avais échappé au bistouri du docteur Dow et à une boucherie grâce au docteur Ganguly ; j'étais maintenant entre les mains du docteur Martins. Je devais subir quatre traitements de chimiothérapie d'une semaine une fois par mois. Nous étions à la fin de janvier ; j'en aurais donc jusqu'en avril. Si je n'avais pas déjà été stérile, je le serais devenu. Ces drogues détruisent les globules blancs, qui ont besoin de deux ou trois semaines pour recommencer à se régénérer ; étant donné que mon cancer laissait une protéine dans mon sang qui servait de marqueur, je devais très souvent subir un prélèvement sanguin pour voir où en était l'évolution : des aiguilles, j'en ai vu, et des piqûres, j'en ai eu ; mais ce

n'est rien, cela ne fait pas mal. Si j'avais bien échappé au calvaire, je ne savais pas sur quelle galère je m'embarquais...

Le premier jour du premier traitement s'est passé sur un étage de l'hôpital pendant toute la journée : on m'a planté une aiguille sur le dos de la main gauche et on m'a injecté des litres d'un liquide transparent ou jaunâtre ; ce n'était pas douloureux, seulement froid. Vers 17.00 heures, on m'a donné quelque chose à manger ; j'ai vomi jusqu'à vers 22.00 heures. Le lendemain, le traitement s'est poursuivi à la Clinique du cancer, où je devais rencontrer les infirmières qui allaient m'accompagner pendant tous ces mois : Viviane, Denise, Renée et Marilyn. La procédure a été la même que la veille, mais elle a duré environ trois heures ; je pouvais m'asseoir ou me coucher ; je me suis assis dans un fauteuil confortable. Charles, lui encore jeune mais déjà chauve, s'est couché et il a dormi. Cette fois, j'ai pu rentrer à la maison en début d'après-midi avec mon aiguille dans la main ; après avoir mangé un peu, je

me suis étendu sur le canapé bleu qui allait devenir ma couche dans une cellule. La nausée m'a repris et j'ai vomi jusqu'au sang - Évelyne vidait la chaudière et elle me la rapportait - avant de m'endormir.

Étant donné que nous n'avions pas de voiture, j'appelais un taxi de la compagnie Casino qui m'emmenait à la clinique ; le troisième jour, j'ai eu la nausée mais pas plus ; les deux derniers jours se sont encore mieux passés et j'ai même pu commencer à lire les romans d'Hubert Aquin. La semaine suivante, j'ai pu écrire et entamer la rédaction d'un cahier pour le cours de linguistique que j'avais donné l'automne précédent et que j'étais appelé à redonner régulièrement. Pour ne pas penser qu'à la maladie, qu'au cancer, je m'étais engagé à donner deux conférences au mois de mai, une au Québec et une en Ontario. Je n'enseignais pas, mais je travaillais ; j'arrivais à faire l'amour.

Après les vérifications d'usage, le docteur Martins a autorisé le deuxième traitement en

février ; je me sentais bien et j'étais presque optimiste. Une routine s'est mise en place : taxi, fauteuil, drogues, lecture d'Aquin, taxi ; couché sur le canapé, j'ai vomi les deux premiers jours. Étant donné la nausée, il m'était difficile de manger, de savoir quoi manger : gélatine, gelée, purée, gâteau au fromage ; le saumon m'était interdit, comme l'aspirine, mais pas la bière. Après la fin du deuxième traitement, je me suis dit que tout n'allait pas trop mal, que la chimiothérapie n'était pas le purgatoire, que j'allais m'en tirer ; mais je ne savais pas ce qui m'attendait.

J'ai commencé à maigrir et à perdre mes cheveux, lentement puis plus rapidement ; un soir devant le miroir de la salle de bain, cela tombait par poignées : ainsi diminué, j'ai pleuré. Moi qui avais eu l'énergie et la force de deux hommes, je n'en valais plus qu'un demi... Évelyne m'a emmené chez le coiffeur pour qu'il me rase le reste du crâne. Je savais que j'allais perdre ma chevelure, mais pas tous les poils, les sourcils et les cils ; j'allais

devenir chauve comme un œuf ! Est apparu mon acouphène : des bourdonnements et des sifflements qui ne m'ont pas quitté depuis et qui sont des effets secondaires du traitement. J'avais mal aux pieds et aux mains ; je pelotais une balle de tennis. J'avais froid ; je dormais avec un bonnet ; dehors, je me promenais avec deux tuques ; un jour, dans l'autobus, les gamins se sont moqué de moi. Une nuit, je transpirais tellement que j'ai trempé deux pyjamas et les draps ; inquiet, je me suis rendu le matin à la clinique, où le docteur Martins m'a rassuré en disant que les drogues allaient leur chemin et sur la bonne voie.

Je suis passé au scanner : les trois taches au poumon y étaient encore ; mais les résultats des prises sanguines étaient encourageants. Au début de mars, le troisième traitement a été retardé d'une semaine parce que mon taux de globules blancs était trop bas. La semaine suivante, lorsque je suis arrivé à mon fauteuil de junkie, Charles n'était pas là ; je me suis enquis de son état auprès de Viviane : son

traitement était-il terminé, était-il guéri ? Il était mort ; il n'avait pas supporté le traitement et il avait succombé à une crise cardiaque ; c'est pourquoi il dormait autant ! Ça commençait bien... En étant à mon troisième traitement, on a changé l'aiguille en papillon de la main gauche à la main droite ; je ne devais plus souffrir de la nausée et de vomissements, mais rien n'a changé ou tout a empiré. J'ai fini par comprendre la différence entre la souffrance (organique), qui insiste, et la douleur (viscérale), qui consiste et persiste : dans la souffrance, on résiste et on crie ; dans la douleur, on s'abandonne et on pleure...

Le 18 mars 1991, le jour du vingt-sixième anniversaire d'Évelyne, nous avons vu notre premier iceberg. Quand il y avait des rayons de soleil, nous allions prendre un verre au bar de la Batterie, l'hôtel de la colline du Signal, où les Français ont connu leur dernière défaite en Amérique. Le 23 mars, le jour de mes quarante et un ans, le directeur de la Clinique du cancer m'a annoncé que j'étais en voie de

rémission et que je pouvais célébrer ; Évelyne a invité un couple d'amis qui ne l'est plus ; elle m'a confectionné un bandeau ou un foulard : quelque part, il y a un dessin ou une photo de moi avec cette coiffure et le visage amaigri.

Le quatrième et dernier traitement, au début d'avril, a été le plus pénible : j'étais bien faible ; Évelyne était très nerveuse et irritable à cause de la visite de sa mère, qui commençait à souffrir des os, d'un cancer qui allait l'emporter deux ans plus tard à la fin de la cinquantaine : sans doute un cancer du sein jamais diagnostiqué et que nous ignorions encore. La voiture que nous avions louée pour l'occasion et que conduisait Évelyne est tombée en panne ; j'ai dû pousser. C'était trop ; quand je suis revenu à l'appartement, je me suis écrasé sur mon canapé ; Évelyne criait et pleurait, ne sachant plus de qui prendre soin ; j'ai cru que j'allais mourir. Demain, ce serait encore la torture de la vomissure.

J'ai survécu et j'ai pris du mieux. En mai cependant, les résultats de la tomographie et ceux des prises de sang étaient contradictoires : selon ces derniers, j'aurais dû être guéri. Le docteur Martins, toujours aussi compétente et chaleureuse et à qui j'avais offert des fleurs à Pâques, s'est informée de ma vie sexuelle, qui n'était évidemment pas ce qu'elle avait été jusqu'à quarante ans ; elle s'est montrée inquiète au sujet de ces trois taches qui ne disparaissaient pas : elle a invoqué une intervention chirurgicale et même une transplantation de moelle épinière au cas où... Je lui ai dit que je n'étais pas prêt à cela, que je ne pensais pas pouvoir supporter plus que la chimiothérapie. Elle m'a laissé partir en voyage ; nous verrions en juin ou en juillet.

La Société canadienne du cancer m'a pourvu d'une perruque et j'ai pris l'avion pour Montréal ; Évelyne, pour Toronto. De Montréal, j'ai pris l'autobus - le car, comme on dit en France - pour Sherbrooke, où m'attendaient au terminus mon frère

cadet Nelson et ma sœur Gaétane ; j'avais prévenu ma famille de s'attendre à revoir un autre homme, une moitié d'homme : chauve, laid et maigre. J'avais beaucoup de difficultés à marcher sans perdre l'équilibre et j'avais terriblement mal aux mains. Les retrouvailles se sont bien passées et nous avons célébré ; j'ai été entouré de beaucoup de compassion. J'ai prononcé une conférence, sans perruque, à Sherbrooke le 22 mai ; j'y ai revu un ami de collègue, Luc Ménard, qui m'a pris pour un bouddhiste, et Danielle F., qui s'était mariée avec un éditeur québécois, avait eu un enfant et l'allaitait ; d'autres aussi, des buveurs à qui j'ai dû faire le récit de ma mésaventure : Robert Fournier, Yvon Gauthier et Jean Leroux. J'avais rendez-vous avec Luc à l'université, mais je n'ai pas résisté au soleil et je suis allé à un bar-terrasse du centre-ville en face du « Blabla », un café où j'avais souvent rencontré Laure, qui habitait cette ville et qui ignorait ma situation ; j'aurais aimé la revoir, mais nous nous étions brouillés l'année précédente à Toronto. Je n'ai jamais revu Luc.

Je suis parti pour Montréal, où j'ai habité chez ma sœur Martine ; dans la nuit, je suis tombé et j'ai cassé une lampe, après avoir trop bu avec mon frère Gabriel, qui s'était identifié à mon symptôme pendant la chimiothérapie. Je n'arrivais pas à m'orienter dans l'obscurité ; je tâtonnais, je piétinais. J'ai revu mes amis ; Richard m'a dit que j'avais un beau crâne... J'étais fatigué quand je suis parti pour Kingston, où j'ai prononcé une autre conférence le 29 mai. Évelyne m'y a rejoint dans une robe bleue serrée ; nous avons fait l'amour sur un petit lit d'une chambre de résidence. Le lendemain, nous sommes repartis pour Toronto et pour Montréal et enfin pour Saint-Jean.

Lors de notre retour, nous avons quitté cet appartement où j'avais connu les affres de la chimiothérapie ; l'immeuble s'appelait « Rankin Towers » : « Rankin » est le nom de la rue où était située la maison familiale à Windsor ; le bâtiment, ravagé par les rats et les vices de construction, a

été démoli avant la fin du deuxième millénaire. Nous sommes allés de la rue Beothuck - le nom d'une tribu amérindienne de Terre-Neuve qui a été exterminée - au chemin LeMarchant, dans une vieille maison plus confortable.

J'ai subi les examens habituels en juin et j'ai revu le docteur Martins en juillet en compagnie d'Évelyne ; elle était souriante et m'a appris que je n'avais plus de taches au poumon, que j'étais réellement en rémission. Je l'aurais serrée dans mes bras ! Elle m'a ensuite expliqué le suivi de mon cas : des visites tous les trois ou quatre mois les premières années, puis tous les six mois et enfin tous les ans. Finalement, elle m'a annoncé son départ pour un hôpital de la Colombie-Britannique ; triste, je l'aurais embrassée sur la bouche si Évelyne n'avait pas été là. Je ne pouvais pas ne pas avoir été un peu amoureux de celle qui m'avait sauvé la vie en étant mon bourreau...

Le 2 août 1991, j'ai épousé Évelyne dans le plus grand secret (qu'elle n'a pas gardé), les deux témoins ayant été deux employés de la Cour. Mes cheveux ont recommencé à repousser et je me suis préparé pour le retour à l'enseignement en septembre. Tout avait été si ardu depuis mon arrivée à Terre-Neuve que je ne pouvais pas imaginer de pire situation que celle que j'avais connue cette dernière année. Sans être optimiste, j'étais confiant ; j'avais un bon travail ; mes amis vivaient au Québec, mais j'étais maintenant marié ; doublement stérile, je ne pouvais pas fonder une famille, mais je n'en voulais pas et Évelyne non plus. Et j'étais en rémission ; j'avais survécu à l'invivable.

I

B

2

C

Société canadienne du cancer

Louis Lemieux et Chantale Saint-Jarre

« Mesdames et messieurs, mon nom est Viviane Papin et je vous souhaite la bienvenue à la table ronde annuelle de la Société canadienne du cancer. Cette année, nous avons l'honneur et le plaisir d'accueillir le docteur Louis Lemieux, oncologue à l'Hôpital général de Montréal, et le docteur Chantale Saint-Jarre, professeure et psychanalyste. --- Madame Saint-Jarre, pouvez-vous nous expliquer votre implication dans la cause qui est la nôtre ?

--- Je préfère que vous m'appeliez professeure.

--- Pardonnez-moi.

--- En tant qu'analyste, je reçois des patients atteints du Syndrome d'Immuno-Déficiences Acquis, parfois en phase terminale ; ils s'allongent sur mon divan ; je les écoute et les soutiens de mon silence. Je m'occupe des sidatiques dans mon cabinet et des cancéreux dans les unités de soins palliatifs ; je les aide à vivre, c'est-à-dire à mourir dignement : les cancéreux ont encore de l'espoir, mais pas les sidéens...

--- Et vous, docteur Lemieux, comment intervenez-vous ?

--- Moi, chère madame Papin, je suis un praticien ; j'examine, j'ausculte, je tâte, je diagnostique et je pronostique ; ce n'est pas de l'analyse mais de la synthèse : c'est une sorte d'art, de don, que j'ai.

--- Mais n'est-ce pas un peu le discours que tiennent les adeptes de la médecine alternative ?

--- Eux, ce sont des charlatans et des fumistes qui abusent du désespoir et de la naïveté des malades et qui sont du côté de la religion et de la magie ; moi, je suis du côté de la science et de la technologie. Si je n'ai pas la prétention de guérir, j'ai au moins l'intention de soigner.

--- Quel est votre avis à ce sujet, professeure Saint-Jarre ?

--- On peut soigner avec des mots, se soigner avec des mots, jusqu'à un certain point ; la parole et l'écriture ont un pouvoir thérapeutique de l'ordre de la sublimation selon la psychanalyse.. Mais je voudrais revenir au sida et au cancer.

--- En tant que cancérologue, je suis bien placé pour voir la différence entre les deux : du premier, on connaît l'origine ; c'est un virus transmis par voie génitale ou sanguine ; du second, on ignore tout de l'origine, ou presque, et la prévention est donc impossible, sauf dans le cas du cancer de la peau ou du poumon : c'est un « continent gris », même s'il y en a maintenant qui cherchent du côté de la lumière, du virus de la lumière ou de la lumière du virus..

--- En tant que psychanalyste, je me permettrai de dire que l'on ne trouve pas parce que l'on ne cherche pas là où il faut. Par exemple, pourquoi les cancéreux sont-ils rarement cardiaques et vice versa ? Il n'y a pas de cancer du cœur - du moins comme organe.. J'ai connu l'un de vos collègues à l'Hôpital Victoria qui était capable de reconnaître une peau de cancéreux avant que les autres symptômes ne se déclarent. Ne faudrait-il pas mieux distinguer les maladies du corps et celles de l'âme, les maladies du cœur et celles de l'esprit ? « Dans la souffrance, on a mal au corps ; dans la douleur, on a mal à l'âme » sont les propos que m'a tenus un cancéreux du testicule qui a été un camarade d'université, presque un ami, et que j'ai essayé d'aider.

--- En tant qu'infirmière, je me suis souvent demandé quels sont les équivalents d'un sexe à l'autre. N'y aurait-il pas de correspondances entre le cancer du sein chez la femme et le cancer du colon chez l'homme ou entre le cancer de l'utérus et le cancer de la prostate ?

--- Nous, médecins, spéculons moins, mais ne sommes point insensibles à de telles conjectures. Nous savons que les femmes qui n'ont pas d'enfants, qui fument, qui prennent la pilule anticonceptionnelle et qui ont de l'embonpoint à la poitrine plutôt qu'autour des hanches sont plus susceptibles de développer un cancer du sein ; nous constatons aussi qu'il y a des familles de cancéreux et des familles de cardiaques.

--- Mais qui dit famille ne dit pas seulement génétique ou génome, n'est-ce pas, professeure Saint-Jarre ?

--- Vous avez bien raison ; il ne faut pas oublier le métabolisme, un autre nom de l'inconscient : le psychanalyste parisien François Perrier disait qu'il fallait trois générations pour fabriquer un fou ; je me demande combien il en faut pour un cancéreux... En tant que femme, je voudrais reprendre le propos de madame Papin et poser une question au docteur Lemieux : n'y aurait-il pas de liens entre le cancer du sein, bien rare chez l'homme, et la fréquence des menstruations ?

--- Que voulez-vous dire ?

--- Vous savez que les jeunes filles sont menstruées de plus en plus jeunes, que les femmes ont moins d'enfants et allaitent moins et qu'elles ont donc leurs règles plus souvent dans le cours de leur vie, l'allaitement étant un moyen de contraception bien ancien qui empêche les menstruations et donc l'ovulation ; ce à quoi s'ajoute la ménopause. Mais il est vrai aussi que l'anorexie, nouvelle forme et force de l'hystérie, peut éliminer les menstruations et être ainsi un moyen efficace de contraception... Les menstruations, le tabou du sang, ça vous dit quelque chose ?

--- Votre hypothèse déborde mon expertise ; mais j'ajouterai pourtant qu'il faudrait aussi penser au cancer de l'utérus, que l'on peut guérir par une

hystérotomie. Vous êtes psychanalyste et vous êtes bien placée pour savoir que le vieux Socrate de Platon n'était pas sans faire de coq-à-l'âne du mal de l'utérus à l'hystérie..

--- De là est venue l'accusation de misogynie, de la part des féministes et des lesbiennes encore plus que des psychanalystes, n'est-ce pas, madame Papin ?

--- Je ne fais pas de politique, tout au plus du syndicalisme pour défendre les droits des employées comme moi et de leurs patients. Mais passons... Y a-t-il quelqu'un dans la salle qui voudrait intervenir ? Vous, monsieur ? Le microphone est à votre gauche.

--- Mon nom est Georges Lemieux et je suis écrivain ; j'écris présentement la biographie d'un cancéreux que je connais évidemment très bien et que je dois croire sur parole ; mais il pourrait me mentir effrontément. Or, je me demande si c'est le cancer qui l'a rendu fou ou si c'est la folie qui lui a foutu le cancer. »

[Rires et applaudissements dans la salle].

I

C

3

C

Louis Nouveau

Un chirurgien fou

Les policiers de la Sûreté du Québec ont découvert la nuit dernière le cadavre du docteur Paul Gilbert, chirurgien bien connu de la communauté médicale et scientifique du monde entier. Un voisin, inquiet de ne plus être témoin des allers et venues du docteur Gilbert, avait alerté la police. Étant donné la surprise et la gloire du disparu, on a tout de suite procédé à une autopsie sur les lieux : selon les premières indications et selon toute vraisemblance, le médecin se serait lui-même inoculé une substance létale.

L'homme d'une soixantaine d'années vivait seul depuis toujours dans une maison isolée à la campagne ; on ne lui connaissait pas de femmes et d'amis. Selon les propos du voisin rapportés au lieutenant Hamel, le chirurgien partait tôt le matin et revenait tard le soir avec un ou deux colis. Grand spécialiste des tumeurs cancéreuses, il pratiquait d'un hôpital à l'autre.

Ce matin, les enquêteurs ont fouillé sa maison de fond en comble et ils ont été horrifiés d'y découvrir une étrange collection de plusieurs centaines de bocaux bien étiquetés et contenant chacun une tumeur noyée dans le formol ; il y en avait de la grosseur d'un pois et d'autres de la grosseur d'un œuf, d'une balle de tennis ou d'une balle-molle. Les tumeurs étaient classées selon leur forme et selon leur type. Dans la chambre froide du sous-sol, les fins limiers ont déniché des fœtus ; mais ce qui les étonne et les sidère encore davantage, c'est que le chirurgien aurait procédé à des greffes de tumeur sur ces derniers et à des tentatives de clonage. Les autorités médicales des hôpitaux qui l'employaient ont dit tout ignorer de ses activités paramédicales et elles ont dénié tout caractère scientifique à de telles expériences.

Pourtant, le comportement du défunt n'avait rien d'anormal ; il était ponctuel et souriant ; il ne buvait pas et ne fumait pas ; il s'astreignait à une discipline monastique. Selon les documents trouvés par le détective Lemelin, il n'avait plus de famille et son compte en banque dépassait les six zéros ; il n'a laissé ni lettre ni testament qui aurait pu expliquer son geste. Si la fortune du chirurgien fou n'est pas réclamée, elle sera versée à la Société canadienne du cancer, qui se chargera de disposer de la morbide collection.

I

C

4

c

La maladie

Devenu adulte et très fort, il est passé du travail manuel au travail intellectuel. Dans la vingtaine, on ne lui connaît pas de maladie, si ce n'est une inflammation de l'épididyme et un panaris récurrent à l'annulaire gauche, quelques indigestions aussi ; il a cependant souvent connu des périodes d'insomnie, mais il semblait infatigable. Dans la trentaine, il était dans la force de l'âge, même s'il a eu quelques problèmes avec ses oreilles et s'il était sujet à de profondes migraines.

Après le cancer et la chimiothérapie et selon les examens médicaux qu'il devait subir

régulièrement, on craignait une rechute à chaque malaise et on a ainsi souvent répété la batterie de tests habituelle : sang, radiographie des poumons, tomographie de l'estomac, de l'intestin ou des os ; il est passé par tous les scanographes de la capitale terre-neuvienne. En 1999 et en 2001, il s'est vu à nouveau au bord de la chimiothérapie ; il pensait à refuser tout traitement, à ne plus accepter de s'en remettre au tomodensitomètre, à s'enfuir, à disparaître, à feindre un accident de voiture pour qu'une femme puisse au moins toucher son assurance-vie... Il lui est arrivé de consulter à nouveau l'urologue Dow, qui craignait pour sa prostate, et qui lui a prescrit trois mois d'antibiotiques ; il a failli en perdre la tête.

Depuis le début du troisième millénaire, en plus des effets secondaires des traitements de 1991, il a connu des problèmes avec d'autres trous, d'autres orifices : avec les yeux, cette fois. Pourtant encore jeune, le docteur Bense a dû lui enlever deux cataractes : à l'œil droit le 18

décembre 2002 et à l'œil gauche le 15 janvier 2003. Son œil gauche ne s'en est jamais vraiment remis et, le 29 mars 2003, le docteur Whalen a procédé d'urgence au recollement de sa rétine, pour éviter une perte de vision ; il a eu une bulle dans l'œil pendant une dizaine de semaines. La cornée du même œil s'est infectée en 2003 à Saint-Jean et en 2004 à Nice, où il a été soigné par le docteur Chabanel ; elle est maintenant toujours irritée et le docteur Murphy arrive à la garder dans un état stable, mais il désespère d'améliorer la situation ; il lui faut des gouttes : pathétique, il ne pleure plus que d'un œil.

Un autre médecin de Nice lui a fait subir toutes sortes d'analyses de laboratoire, parce qu'il avait mal au bas du ventre, dans la région de sa cicatrice, et aux cuisses. Les résultats, qui étaient erronés parce que basés sur des examens passés trop tôt après les dernières bières de la veille, lui ont fait craindre le pire : cirrhose du foie, cholestérol, hypertension. Après son retour au

Canada, le docteur Jacobs, un neurologue, a attribué son mal de jambes à une cause lointaine : à l'arthrite qui lui ravage le haut de la hanche droite et à laquelle il est désormais condamné. Le docteur Tompkins lui a cependant signifié son congé de la Clinique du cancer en juillet 2004.

Le docteur Hutton, son médecin personnel, n'arrête pas de recevoir des lettres pour ajouter à son dossier, qui est devenu aussi épais que celui de la Clinique du cancer ; étant donné que ce médecin est trop occupé, il lui faut en voir un autre, une jeune femme, le docteur Parsons, qui traite ses autres symptômes - ou les mêmes..

Il multiplie les infections du bout des doigts depuis quarante-cinq ans.

Il n'a jamais eu de maladie vénérienne.

I

A-B

5

Tu n'es pas sans te rendre compte que ta naissance a été précédée par la mort de ton grand-père et ton cancer par la mort de ton père ; c'est ton biographe qui te le rappelle ! Ne pourrait-il pas y avoir de causes plus objectives : la récolte du tabac en Ontario en 1969 ? les murs contaminés du pavillon Northrop Frye au Collège Victoria de 1988 à 1990 ? ta vie de débauche ? ton obsession ? Toi qui as toujours eu peur des infirmes et des monstres, tu en es devenu un, même si c'est invisible quand tu es habillé ; tu ne peux pas cacher que tu en as un peu honte... Tu as connu *la* douleur, tu connais maintenant *les* douleurs ; c'est beaucoup moins grave. Il n'est pas impensable que le cancer de ton père soit l'origine du tien ; mais pas une origine héréditaire, une origine hystérique, par identification, par contagion ou contamination mimétique, pour parler comme René Girard ; à moins que ce ne soit le sentiment de culpabilité qui t'afflige : l'affliction, c'est un beau nom pour la douleur. Mais ne serais-tu pas devenu un peu hypocondriaque ? Ne souffres-tu pas de la « maladie médicale » ? Que de symptômes ! Que de médecins ! Cela veut peut-être dire que tu n'es pas guéri, que le cancer lui-même

était le symptôme d'un mal encore plus grand, d'un malaise profond, d'un mal à vivre, d'un « malêtre ». Toi qui as été une force de la nature, un modèle de santé, te voilà synonyme de maladie à cinquante-cinq ans : quel gâchis ! Tu pourrais au moins essayer de te prendre en main, de faire du sport, de moins boire comme ta première femme te le conseille au téléphone ; mais tu bois même en écrivant, à n'importe quel moment de la journée. Tu es une victime de la sélection naturelle, de la sélection culturelle, de la sélection artificielle et - pis encore - de la sélection sexuelle ; mais il se peut que le cancer t'est sauvé la vie : à force de t'étourdir, tu aurais peut-être fini par perdre le contrôle et par te précipiter dans un précipice.. Pourtant, tu ne dois pas confondre les causes et les effets ou les conséquences ; tu es en quête d'une cause, de la cause qui ne peut que t'échapper, car elle est absente, perdue. Ce que tu as perdu est introuvable ; ce que tu cherches est inavouable.

I

B-C

6

Il y a des gens admirables, pas grâce à leur vie personnelle ou sexuelle, mais grâce à leur vie professionnelle ou intellectuelle. Les médecins et les infirmières, par exemple ; ceux qui soignent, comme les missionnaires ; ceux qui aident le monde parce qu'ils se sentent coupables, comme les travailleurs sociaux et les bénévoles. Il y a les *artistes du corps* : les peintres et les sculpteurs, les mimes et les danseurs, les acrobates et les contorsionnistes, les clowns et les comédiens, les coureurs et les joueurs, les nageurs et les plongeurs - tous ceux qui vivent au pluriel. Il y a aussi les *artistes de la voix* : les ventriloques et les chanteurs, les musiciens et les écrivains, les romanciers et les poètes - tous ceux qui vivent au singulier. Les poètes sont déjà des *artistes de l'image*, comme les dramaturges et les metteurs en scène, les photographes et les cinéastes - tous ceux qui vivent au particulier. Mais il y a d'autres « phénomènes du corps » : les hommes forts comme le

géant Beaupré, Louis Cyr, Victor Delamarre et Robert Lemelin; les casse-cou comme les alpinistes et les parachutistes, les skieurs et les cascadeurs ; les « ramancheurs » comme ce nommé Bouchard du Lac Saint-Jean et ce dénommé Langlais ou surnommé L'Anglais des Cantons de l'Est, qui étaient capables de remettre les os en place avec leurs seuls mains... Et les « énergumènes du corps » comme Alexis le Trotteur, l'homme-cheval écrasé par le cheval-vapeur. Des *héros du corps*, il y en a !

I

A-B-C

7

Al est la quatrième personne : « al » pour « alias » ; c'est un alien sans être un aliéné ; al n'est ni mâle ni femelle, ni masculin ni féminin, ni singulier ni pluriel, ni particulier ni général : al est d'un autre genre ou d'une autre espèce, d'un autre mode ou d'un autre style ; sa forme de vie est inconnue : al n'est pas de la race du monde ; al n'a pas de nom, de prénom ou de pronom : al est anonyme et pseudonyme, homonyme et synonyme, paronyme - anagramme d'une note, du la ; al donne le la : le là ; mais al est malade, même sans corps : al a un malaise à l'âme et au cœur, un « malaise dans la civilisation » ; al a la maladie de la mort, la vie de la maladie : al a mal, mal à al.

I

D

L'INCORPORATION

L'univers sans le monde est réductible à des particules, à des corpuscules : des petits corps - des atomes et des molécules. Les corps inorganiques, que ce soient des « êtres mathématiques », physiques ou chimiques, sont des corps matériels en même temps que des corps de (par) l'esprit ; en ce sens, ils sont métaphysiques : ils ne sont pas vivants, mais extra-terrestres ou sublunaires. Que l'organique provienne de l'inorganique ou de l'anorganique est indéniable, même si la transition du règne minéral au

règne végétal et du règne végétal au règne animal est de l'ordre d'une rupture, d'une discontinuité, d'une catastrophe qui échappe à l'entendement. Le monde - ou les mondes, pour les mathématiciens, les épistémologues ou les philosophes qui doutent de l'existence d'un ensemble de tous les ensembles, parce que l'univers est courbe ou en expansion - est tout le monde, tout le monde, qu'il soit ou non le monde des mondes...

L'origine de la vie demeure un mystère, une énigme ; à l'origine, la vie n'était même pas génétique et elle n'était pas soumise à la sélection naturelle ; l'ARN a sans doute précédé l'ADN ; les cellules et les enzymes ou les protéines ont précédé les gènes et les chromosomes et les parasites s'en sont mêlés, avec les acides ; il est aussi possible qu'il y ait eu des enzymes dans du cristal argileux avant les cellules. Peut-être que la vie a dû commencer ou recommencer deux ou trois fois pour qu'apparaisse l'hérédité, dont l'origine ne peut être génétique... Le code et le programme génétique a suivi,

et les organismes, les individus, les populations, les espèces. À moins que tout cela n'ait été mathématique, c'est-à-dire métaphysique, avant même d'être physique, chimique et biologique (phytobiologique, botanique, zoologique, éthologique, anatomique, morphologique, physiologique, histologique, cytologique, neurologique) - pour tous ceux qui croient en l'équation ou l'équivalence ontologique de la pensée et de l'être ou de l'un et de l'univers, « cela qui est tourné vers l'un » (qui n'est pas un nombre).

Les corps animés, organiques ou vivants, surtout les corps animaux sexués, sont les corps qui peuvent mourir, qui peuvent connaître le parcours de la natalité (de l'accouplement à la naissance en passant par la grossesse et l'accouchement) et le parcours de la mortalité (de la naissance au trépas en passant par la vitalité ou la vivacité, par la maladie ou l'accident, par l'agonie ou le meurtre ou par la vieillesse ou le décès). Les corps vivants sont des corps mortels ; mais quand ils meurent, ils

deviennent immortels, éternels, intemporels : ils ne peuvent plus mourir, décéder, trépasser - ils sont passés, ils ont passé. Le corps animal passe et repasse ; il (se) dépasse et (se) surpasse ; il outrepassé. Le corps humain (tré)passé parce qu'il est en vie : être-à-la-vie. C'est ainsi que la mort du corps est irréductible au corps du mort, au cadavre ou à la dépouille ; car il y a le corps des funérailles et de la sépulture, corps qui n'est plus organique...

Le corps organique ou pragmatique, qui est irréductible à l'existence ou à la vie biologique, ne saurait être le produit de la seule génétique ; il provient de la phylogenèse (dominante), de l'ontogenèse (déterminante) et de l'épigenèse (surdéterminante), c'est-à-dire du développement génétique de l'embryon ; en d'autres mots : du germen, du soma et du métabolisme (anabolisme et catabolisme) ou de l'homéostasie, tout en tenant compte de la néoténie. Ainsi y a-t-il lieu non seulement de parler du génotype et du phénotype, mais

aussi du prototype, parfois autrement mal nommé archétype ou stéréotype. Le génome n'est pas le premier et le dernier mot de la biologie (moléculaire), ni même de la génétique (des populations) ; l'adaptation, la mutation et la sélection, non plus, surtout quand la sélection naturelle - pourtant dominante (dans l'univers collectif) - est déterminée par la sélection culturelle (dans l'univers individuel) et surdéterminée par la sélection sexuelle (dans l'univers personnel).

Le corps organique ou objectif (des empreintes digitales à l'ADN, de la mimique à la moue et à d'autres grimaces), le corps de l'incorporation de l'organisme, le corps de l'instinct et de l'action ou de l'extériorité, est d'abord le corps des organes, des organes externes et internes : la vue est le sens externe dominant, l'ouïe est le sens déterminant et le tact - ou le toucher avec le goût et l'odorat - est le sens surdéterminant ; c'est le corps qui touche, qui goûte (déjà le lait de la mère

enceinte), qui sent, qui entend ou écoute et qui voit ou regarde ; c'est le corps oral qui avale et ingurgite et le corps anal qui évacue ou expulse ; c'est donc le corps qui respire, qui mange, qui digère, qui défèque et qui transpire : c'est le corps qui passe par les trous, les orifices, les sphincters ; c'est le corps qui dort et se repose, mais aussi le corps du contact (brut ou brutal) : le corps de la propreté et de la performance, de la possession et de la communication - le corps-objet (de l'office et du service) de la guerre et de l'échange des biens, de la guerre de la barbarie à la barbarie de la guerre...

Mais c'est aussi le corps qu'on incise ou qu'on excise et qui est donc sujet à l'addition ou à la soustraction. C'est le corps malade ou sain : le corps du sport et de la médecine et donc le corps du spectacle et de la technique ; c'est aussi le corps de l'art : dessiné, gravé, colorié, sculpté, photographié, cinématographié, raconté. C'est le corps qui naît et qu'on a, le corps extéroceptif de

la sensation et de la perception du monde (extérieur), le corps imaginaire du locuteur jusque dans ses marqueurs ou ses connecteurs pragmatiques (pronominaux ou adverbiaux)... C'est un besoin et un bien, pouvant participer de l'échange des biens, dans l'esclavage, ou de l'échange des biens (l'argent comme marchandise-étalon) et des personnes comme corps, dans la prostitution.

L'athlète incorpore la vie ; il s'incorpore la vie ; son corps est propre, même dans la blessure. Le corps du malade est sale ; il n'a pas de corps propre ; il n'a qu'un corps sale : son propre corps est sale. C'est pourquoi il y a discrimination contre la maladie, contre le sale corps : contre la peste, la lèpre, la tuberculose, la syphilis, le sida, la vache folle, la grippe aviaire, le cancer, etc. L'épidémie pointe ! Il n'y aura jamais assez d'hôpitaux contre les bactéries (de l'ADN) et les virus (de l'ARN) ou contre les parasites, contre l'hypocondrie de l'organisme ou de l'individu, du groupe ou de la population, de l'espèce ou du genre.

Le nouveau corps organique, le corps du nouveau et du renouveau est le corps de la mode, qui est d'abord et avant tout un nouveau mode ou un nouveau genre de vie, le non-partage d'un domaine d'expérience, un domaine d'expérience inaccessible au commun des mortels. Le corps du vêtement, le corps qu'on habille et déshabille, le corps (dés)habillé et orné, est déjà la victime de manipulations quasi génétiques : le vêtement est la première prothèse, la pré-chirurgie ; en sont venues d'autres : le bijou et autres ajouts. Mais le corps de la mode se démode ; il grossit ou maigrit, il s'allonge ou se couche, il sue ou saigne ; il demeure cependant le corps des organes : un corps biologique, physiologique, neurologique, où l'ectoderme est dominant et le mésoderme déterminant, mais l'endoderme surdéterminant ; ce qui veut dire qu'il ne faudrait pas surestimer l'importance du système nerveux au détriment du système musculaire et du système circulatoire ou du système respiratoire : le cœur est bien au centre du corps... Les organes du corps sont

irréductibles à l'un d'entre eux, serait-ce le cerveau, la cervelle, l'intellect ; c'est pourquoi on cherche à en ajouter ou à en remplacer, à en déplacer, d'une cellule-souche à un organisme ou d'un groupe sanguin à l'autre, l'homme en ayant un de plus que le chimpanzé et deux ou trois de plus que le gorille.

« La maladie de la vie », a-t-on dit ou écrit - non ! La vie de la maladie, du cancéreux qui n'est pas cardiaque, du cardiaque qui n'a pas le cancer, du malade qui n'est pas malade. Le corps malade n'a pas d'intégrité ; le corps sain, oui ; c'est pourquoi on peut atteindre à son intégrité : le manipuler, le mutiler, le torturer, le tuer. Un fœtus n'est pas encore un corps (sain) ; ce n'est pas un en-corps. Il y a des meurtres qui ne sont pas des crimes : donner la vie, donner la mort...

Les manipulations génétiques - la manipulation de l'inné par l'acquis, de l'hérédité par l'héritage, de la genèse ou de la génération par

le patrimoine, de la génétique par la « générique » -
outrepassent les frontières du corps (organique), qui
n'a pourtant de limites que ses organes, que l'on
peut quand même lui transplanter. Le clonage est la
transplantation d'un corps, du corps ; il est donc
une atteinte à l'intégrité du corps. Le clonage est
l'envers de l'euthanasie, mais c'est pourtant un
« crime contre l'humanité » : faire vivre, faire
mourir - faire vivre ou mourir ? Là est la question
chimiothérapique !

Les frontières du corps sont les frontières
de la science ; il n'y a pas de science des
frontières (du corps). La science ou la technique du
corps, la biotechnologie du corps, est l'éloignement
de la reproduction dans la représentation, du
spectacle dans le spectacle du spectacle ; le
développement (d'un organe malade ?) y est alors
soumis à l'environnement (d'un organisme sain ?),
tout cela sous le comportement (d'un cerveau fou ?).
La bioéthique est la fin de la biologie et de
l'éthique, leur finalité ou leur finitude, leur

finition dans le biopouvoir, qui se soumet ainsi le sujet et qui soumet aussi le sujet à l'individu, à la domination du principe d'individuation : « Sois toi-même ! », « Sois ce que tu deviens. » - « Ne sois rien, ni plus ni moins, ou un peu plus ou un peu moins... »